



CHERCHONS ENSEMBLE

Quatre explorations

Corinne Dumont



Éditions du Grandala



Éditions du Grandala

*Une maison d'édition indépendante
au service d'une pensée vivante,
de la créativité
et d'un monde plus en paix.*

*Ces quatre textes ont paru à quelques jours d'intervalle.
Ils se prolongent, mais chacun peut se lire seul.*

Je les réunis ici, à lire dans l'ordre ou au hasard.

*Je ne sais pas où cela mène. Voilà pourquoi je les fais
circuler.*

Regarder ce qui se passe.

En nous.

Entre nous.

Et autour de nous.

Cherchons ensemble

Je pars d'une intuition et je tire le fil.

Non pas pour démontrer qu'elle est juste, mais pour regarder jusqu'où elle peut être suivie.

Je vais chercher dans ce qui existe déjà — recherches scientifiques, travaux d'autres disciplines, expériences, observations du vivant — ce qui permet de l'étayer, de la nuancer, parfois de la contredire.

Et surtout, j'essaie de repérer précisément la frontière : ce que nous savons déjà, ce que nous commençons à comprendre, et ce qui reste, pour l'instant, une intuition.

Je ne connais pas la réponse à l'avance.

Je cherche. Et je vous propose de chercher avec moi.

Il y a quelques jours, au cours d'une conversation, quelqu'un m'a dit plusieurs fois :

« Oui, c'est vrai. Tu as raison. »

Et je me suis entendue répondre :

Non. Ne me dis pas que j'ai raison. Je n'en sais rien. Je cherche avec toi.

Après notre conversation, cette phrase m'est restée.

Je cherche avec vous.

Depuis quelque temps, j'écris beaucoup.

Sur le contrôle et l'émergence. Sur ce que nous héritons sans l'avoir choisi. Sur l'argent et la valeur. Sur nos systèmes. Sur la santé. Sur l'environnement dans lequel nous vivons. Sur ce qui se passe sous la ligne de flottaison.

Vu de l'extérieur, tout cela peut paraître un peu dispersé.

Pourtant, un fil de plus en plus clair relie ces explorations.

Je m'intéresse à ce qui agit sans être immédiatement visible.

À ce que nous reproduisons parfois sans savoir pourquoi.

Aux situations dans lesquelles nous avons l'impression de tourner en rond.

À ces moments où nous savons très bien ce que nous ne voulons plus, mais où quelque chose continue malgré tout à produire le même résultat.

J'ai appelé une partie de cela le Pacte invisible.

Je pourrais essayer d'en tirer une méthode.

Ça ne m'intéresse pas.

Je n'ai pas une meilleure vision, j'en ai une autre

Lorsque quelqu'un me parle d'une situation qui le préoccupe, je peux parfois voir quelque chose qu'il ne voit pas.

Mais l'inverse est tout aussi vrai.

Cette personne regarde la situation depuis un endroit auquel je n'ai pas accès. Elle a son histoire, son expérience, ses sensations, ses intuitions. Ses angles morts aussi.

Moi aussi.

Et c'est précisément là que cela devient intéressant.

Lorsque deux perspectives différentes peuvent se rencontrer sans que l'une cherche à prendre le pouvoir sur l'autre, le champ s'agrandit. Quelque chose peut apparaître entre les deux. Une possibilité que personne n'avait vue. Une question différente. Un lien inattendu. Une évidence qui cesse soudain d'en être une.

Je pense trop.

Je vois des problèmes partout.

Je veux deux choses qui me semblent incompatibles.

Je sais ce que je veux et pourtant je continue à choisir autre chose.

Je m'occupe très bien des projets des autres, mais les miens restent en attente.

Je suis épuisée malgré tous mes efforts.

Nous pourrions immédiatement chercher des solutions. Ou chercher ce qui ne va pas chez la personne.

Je préfère commencer ailleurs.

Qu'est-ce qui se passe ici ?

Qu'est-ce que je vois ?

Qu'est-ce que je ne vois pas ?

Qu'est-ce que l'autre voit que je ne vois pas ?

Qu'avons-nous pris pour une évidence alors que ce n'en est peut-être pas une ?

Il n'y a peut-être rien à réparer.

Il y a peut-être quelque chose que nous n'avions pas encore vu.

Ouvrir une porte

Quelqu'un m'a raconté récemment qu'il espérait « ouvrir de nouvelles portes » pour une personne qui lui est proche.

J'aime beaucoup cette expression.

Ouvrir une porte ne signifie pas pousser quelqu'un à la franchir. Cela ne signifie même pas savoir ce qu'il y a derrière.

C'est ouvrir une possibilité que nous n'avions pas imaginée jusque-là. Élargir le champ. Donner un peu plus d'espace, de souffle, d'amplitude à ce qui semblait peut-être bloqué.

Elle pourra être explorée. Ou pas.

Une graine aura été plantée.

Et c'est peut-être ainsi que je comprends aujourd'hui ce que j'essaie de faire avec ces textes.

Pas apporter des réponses. Pas expliquer aux autres comment ils devraient vivre. Encore moins leur proposer une meilleure version d'eux-mêmes.

Mais ouvrir quelques portes. Relier parfois des choses qui semblaient n'avoir aucun rapport. Descendre sous la surface d'un problème qui paraissait évident. Mettre ensemble des perspectives qui ne racontent pas exactement la même chose.

Et regarder ce qui apparaîtrait.

Car je crois de moins en moins qu'il faille savoir à l'avance ce qui devrait émerger.

Nous pouvons en revanche transformer les conditions à partir desquelles quelque chose de nouveau peut émerger.

Et peut-être que l'une de ces conditions est extrêmement simple :

Accepter qu'aucun de nous ne voie tout.

Alors cherchons ensemble.



Cherchons ensemble — Kavan River, Kerala, février 2017. © Corinne Dumont

Où finit le monde extérieur et où commençons-nous ?

Ni forteresse, ni éponge

J'ai une intuition.

Nous parlons souvent de l'environnement comme de quelque chose qui nous entoure.

Il y aurait le monde extérieur.

Et puis nous.

Notre peau tracerait en quelque sorte la frontière.

Mais si cette frontière était beaucoup moins nette que nous l'imaginons ?

L'air que nous respirons, l'eau que nous buvons, ce que nous mangeons, les substances auxquelles nous sommes exposés interagissent évidemment avec notre organisme.

Mais qu'en est-il du bruit ? Du rythme auquel nous vivons ? Du sommeil ? Des relations ? Du sentiment de sécurité ou de menace ? Du flux permanent d'informations ?

De tout ce qui sollicite continuellement notre attention, même de manière très subtile ?

Que devient le monde extérieur une fois qu'il entre en nous ?

C'est le fil que j'ai commencé à tirer.

Nous sommes faits pour nous adapter

J'avais déjà exploré le concept d'exposome : l'ensemble des expositions auxquelles nous sommes soumis au cours de notre vie et les réponses biologiques qui leur sont associées.

Puis j'ai rencontré un autre concept : l'allostasie.

Notre organisme s'adapte en permanence.

C'est normal. C'est même l'une des caractéristiques du vivant.

Face à ce qui change autour de nous, notre cerveau, notre système nerveux, nos hormones, notre système immunitaire ajustent continuellement leur fonctionnement.

Mais que se passe-t-il lorsqu'il y en a simplement trop ?

Trop longtemps.

Trop souvent.

Trop vite.

Bruce McEwen¹ a beaucoup travaillé sur ce phénomène. Il parlait de charge allostatique : le coût cumulatif que peut représenter l'adaptation lorsque nos systèmes sont sollicités de manière répétée ou prolongée.

Le problème n'est donc pas que nous nous adaptons.

Il pourrait commencer lorsque l'adaptation elle-même devient une charge.

Quand le monde social atteint nos cellules

C'est ici que les travaux de Steven Cole² m'ont particulièrement intéressée.

Ses recherches montrent que certaines expériences sociales — notamment l'isolement, le sentiment de menace ou certaines formes d'adversité prolongée — sont associées à des modifications de l'expression de certains gènes dans des cellules immunitaires.

Cole ne parle pas ici d'une modification de la séquence de notre ADN, mais de l'activité de certains gènes : certains peuvent être davantage ou moins exprimés selon les signaux reçus par l'organisme.

Ces travaux voisinent avec l'épigénétique sans se confondre avec elle. J'y reviendrai.

Mais une idée m'intéresse déjà : les gènes dont nous héritons ne racontent pas à eux seuls toute l'histoire.

Le cerveau perçoit et interprète une situation.

Des voies nerveuses et hormonales transmettent des signaux.

Ces signaux peuvent atteindre les cellules et participer à la régulation de l'expression de certains gènes.

Le monde extérieur ne traverse donc pas mystérieusement notre peau.

Il est perçu.

Interprété.

Traduit biologiquement.

Et peut-être ne percevons-nous consciemment qu'une partie des informations auxquelles notre organisme répond.

Jusqu'où va cette sensibilité ?

Je ne le sais pas.

Personne n'est en dehors

Nous ne sommes évidemment pas tous exposés aux mêmes choses ni avec la même intensité. Certaines conditions sociales et matérielles peuvent augmenter considérablement certaines expositions et réduire les possibilités de s'y soustraire.

Mais ce n'est pas mon angle ici.

Mon unité d'observation est l'être humain.

Pas une catégorie sociale, politique ou idéologique.

L'être humain comme organisme vivant, en relation permanente avec son environnement au sens le plus large — y compris avec les autres formes de vivant.

À ce niveau-là, personne n'est en dehors.

Air, alimentation, polluants, bruit, lumière, sommeil, rythmes de vie, relations, conflits, solitude, sollicitations numériques, informations...

Pris séparément, chacun de ces éléments raconte une histoire différente.

Mais notre organisme, lui, doit intégrer l'ensemble.

Et s'il y en avait simplement trop ?

Les dernières projections de l'Organisation mondiale de la Santé et du Centre international de recherche sur le cancer annoncent près de 35 millions de nouveaux cas de cancer par an dans le monde en 2050, contre environ 20,6 millions aujourd'hui.³

Je ne cherche pas ici à proposer une nouvelle explication du cancer.

Ces chiffres me posent simplement une question :

dans quelles conditions demandons-nous aujourd'hui à nos organismes de vivre et de s'adapter ?

Notre organisme possède d'extraordinaires capacités d'adaptation.

Mais notre environnement contemporain multiplie les sollicitations.

Certaines sont visibles.

D'autres beaucoup moins.

Certaines sont ponctuelles.

D'autres presque permanentes.

Et certaines se combinent entre elles.

Que se passe-t-il lorsque notre capacité à intégrer tout cela est continuellement sollicitée ?

Je ne sais pas.

La science me permet de suivre une partie du fil.

Elle montre déjà que certaines caractéristiques de notre environnement peuvent produire des réponses biologiques mesurables, jusque dans le fonctionnement de certaines cellules.

Elle ne me permet pas d'affirmer que le « chaos du monde » deviendrait littéralement un chaos cellulaire.

C'est ici que la science s'arrête pour l'instant, et que mon intuition continue.

Rester sensible sans tout absorber

Pendant longtemps, j'ai vécu avec beaucoup de protections.

Je les imagine aujourd'hui comme les murs d'une forteresse, construits progressivement pour ne pas trop sentir certaines choses.

Ces protections avaient leur fonction.

Mais lorsqu'on se protège de ce qui fait mal, on ne choisit pas toujours précisément ce qu'on laisse dehors.

On peut aussi moins sentir ce qui nourrit, relie, réjouit ou donne du sens.

J'ai progressivement retiré certaines de ces couches.

Et une autre question est apparue :

comment rester ouverte au monde sans pour autant tout absorber ?

C'est ici que les chevaux me reviennent.

Plus particulièrement les chevaux sauvages, ou ceux qui vivent dans des conditions leur permettant encore d'exprimer largement

leurs comportements naturels.

Leur manière d'être en relation avec leur environnement m'a amenée à regarder autrement la nôtre.

Ils ne peuvent pas se couper de ce qui les entoure.

Ils perçoivent les mouvements du troupeau, les odeurs, le vent, la présence d'autres animaux. Leur milieu lui-même change : chaleur, sécheresse, disponibilité de l'eau et de la nourriture, fumée, incendies, modification du territoire.

Leur sensibilité à l'environnement est une condition de leur existence.

Mais une information n'est pas nécessairement un danger.

Je n'en tire aucune leçon sur ce que l'humain devrait faire.

J'observe une autre manière pour du vivant d'être en relation avec du vivant.

Sans surplomb.

Et cela m'ouvre une question :

comment percevoir davantage sans être continuellement en état d'alerte ?

Qu'est-ce que cela change dans le réel ?

C'est finalement là que cette exploration m'intéresse vraiment.

Une intuition peut être passionnante.

Si elle ne change jamais rien dans le réel, elle reste une idée.

Qu'est-ce que je laisse continuellement entrer dans mon attention ?

Quels rythmes est-ce que je m'impose ?

Quelles relations me maintiennent en état d'alerte ?

À quoi est-ce que je réagis comme à un danger, alors qu'il s'agit peut-être simplement d'une information ?

Il ne s'agit pas de contrôler davantage. Il s'agit peut-être de mieux percevoir, intégrer, discerner.

Je ne peux pas modifier seule la qualité de l'air, ralentir la technologie ou empêcher les conflits du monde. Mais je peux agir sur les conditions auxquelles je participe — mes rythmes, mes relations, ma manière de m'informer et de traiter le vivant qui m'entoure.

Ce sont de petites choses. Elles ne changeront pas seules le monde. Mais elles ne sont pas rien.

Ni forteresse. Ni éponge.

Vivants, en relation avec du vivant.



Ni forteresse, ni éponge — Nogales, Arizona, janvier 2018. © Corinne Dumont

Notes

1. Bruce S. McEwen (1938–2020) — neuroendocrinologue à la Rockefeller University à New York. Ses travaux ont notamment porté sur les effets du stress sur le cerveau et l'organisme et sur le concept de charge allostatique.
2. Steven W. Cole — professeur de médecine, psychiatrie et sciences biocomportementales à UCLA. Ses recherches portent notamment sur les voies par lesquelles l'environnement social peut influencer la régulation de l'expression génique.
3. OMS / CIRC, Global Status Report on Cancer 2026 — les dernières estimations mondiales font état d'environ 20,6 millions de nouveaux cas de cancer par an. Près de 35 millions sont projetés en 2050. Cette projection reflète notamment les évolutions démographiques et celles des facteurs de risque.

De quoi héritons-nous vraiment ?

On pense assez spontanément savoir ce dont nous héritons.

Des yeux de notre mère.

Du nez de notre père.

D'une maison, parfois. D'un compte en banque. D'un objet qui a traversé les générations.

Et puis il y a ces phrases que nous prononçons presque sans y penser :

Chez nous, on a toujours été comme ça.

Dans ma famille, les femmes sont fortes.

Mon père avait déjà cette peur.

Je tiens ça de ma mère.

Mais il y a aussi tout ce que nous ne relierions à personne.

Ces choses que nous croyons simplement vraies à propos de nous-mêmes.

Un jour, je me suis rendu compte de quelque chose qui m'a presque sidérée : j'avais beaucoup de peurs.

Pas nécessairement des peurs dont je pouvais raconter l'origine.

Certaines étaient tellement intégrées à ma manière de fonctionner que je ne les voyais même pas comme des peurs.

Elles étaient simplement là.

Et une question est apparue :

Qu'est-ce qui, dans ce que j'appelle « moi », a réellement commencé avec moi ?

C'est cette zone floue que j'ai envie d'explorer.

Non pas pour démontrer que nous « portons nos ancêtres en nous », mais pour essayer de comprendre ce qui peut continuer à agir dans notre présent sans que nous sachions toujours très bien d'où cela vient.

Et, comme toujours dans Cherchons ensemble, essayer de distinguer ce que nous savons, ce que nous commençons à comprendre, et ce que nous ne savons pas encore.

Ce que nous savons déjà

La première réponse est évidente : nous héritons d'un patrimoine génétique.

Mais très vite, cette première réponse ne suffit plus.

Nos gènes ne déterminent pas à eux seuls ce que nous devenons. Leur expression interagit avec une multitude de facteurs : notre développement, notre environnement physique et social, nos expériences, nos conditions de vie.¹

J'ai déjà exploré cette porosité entre ce que nous appelons « nous » et notre environnement dans *Où finit le monde extérieur et où commençons-nous ? — Ni forteresse, ni éponge*.

Et nous héritons par des voies beaucoup plus ordinaires encore.

Nous apprenons.

Une manière de parler. De nous taire. D'aimer. De travailler. De nous méfier. De nous comporter avec l'argent. De réagir au conflit. De considérer le risque ou la sécurité.

Nous grandissons au milieu de récits familiaux, mais aussi d'une époque, d'une culture et d'une histoire collective.

Une partie de ce que nous transmettons ne nécessite donc aucun mécanisme mystérieux.

Nous le voyons, nous l'entendons, nous l'apprenons — puis parfois nous le répétons.

Mais que peut réellement traverser une génération ?

C'est ici que les choses deviennent plus incertaines.

Depuis plusieurs décennies, l'épigénétique a enrichi notre compréhension de la relation entre les gènes et l'environnement.

Des chercheurs comme Rachel Yehuda ont notamment étudié des modifications biologiques associées à des traumatismes sévères chez des survivants et leurs descendants.²

Ces travaux sont fascinants.

Ils sont aussi souvent interprétés beaucoup plus largement que ce qu'ils permettent réellement d'affirmer.

Observer des différences biologiques associées à l'expérience parentale ne signifie pas que nous ayons démontré que les souvenirs, les peurs ou les traumatismes d'un ancêtre seraient transmis tels quels à ses descendants.

Les mécanismes possibles sont multiples et entremêlés : biologiques, développementaux, psychologiques, familiaux, sociaux, culturels.³

Alors que savons-nous réellement de ce qui traverse une génération ?

Et que savons-nous vraiment de notre propre lignée ?

Probablement beaucoup moins que nous ne l'imaginons.

Répéter n'est pas la seule manière de rester attaché

Il existe d'ailleurs une autre possibilité.

Nous découvrons un comportement familial et décidons :

Moi, je ne serai jamais comme ça.

Mes parents ont fait X ? Je ferai exactement l'inverse.

C'est déjà un déplacement.

Mais le passé continue alors à déterminer notre direction.

Nous ne reproduisons plus le modèle : nous nous construisons contre lui.

Dans le modèle de l'autonomie que j'ai rencontré notamment à travers l'analyse transactionnelle, on parle de contre-dépendance.

Le mot dit assez bien ce qui se passe : je ne fais plus comme l'autre, je fais contre l'autre.

C'est déjà un mouvement. Mais faire l'inverse n'est pas encore nécessairement savoir ce qui nous convient.

Une autre question apparaît alors :

Si je ne suis obligée ni de reproduire, ni de m'opposer, qu'est-ce qui devient véritablement mien ?

Quand le nouveau reproduit l'ancien

Et puis il y a quelque chose de plus subtil encore.

Nous pouvons avoir changé tandis que les autres — y compris notre propre entourage — continuent à reconnaître en nous une version antérieure de nous-mêmes.

C'est parfois agaçant. Leur regard nous renvoie continuellement vers quelque chose que nous avons réellement été, mais qui ne suffit plus à nous définir.

Et aujourd'hui, « les autres » ne sont plus seulement notre famille, nos amis ou nos collègues. Ce sont aussi toutes les traces numériques que nous avons laissées derrière nous, et désormais les intelligences artificielles qui tentent de reconstruire qui nous sommes à partir de ce qui est déjà visible.

Une grande partie de ce qu'elles savent de nous vient du passé : ce que nous avons écrit, publié, regardé, aimé, répété.

Elles peuvent avoir raison sur notre passé et pourtant se tromper sur notre présent.

Même une intelligence artificielle ultrarapide peut être en retard sur une transformation humaine déjà en cours.

Il y a là un paradoxe qui m'interpelle.

Nous créons des technologies dont les capacités progressent à une vitesse vertigineuse, jusqu'à nous dépasser aujourd'hui dans certains domaines. Et pourtant, ceux qui les conçoivent et les utilisent continuent aussi à reproduire des comportements très anciens : rivalité, domination, recherche de pouvoir.

L'évolution de nos outils et celle de nos comportements ne semblent pas avancer au même rythme.

Nous savons extraordinairement bien améliorer ce qui existe : plus vite, plus loin, plus efficace. Mais améliorer n'est pas nécessairement créer du nouveau. Une technologie radicalement nouvelle peut même amplifier un comportement humain extrêmement ancien.

Alors qu'en serait-il d'un comportement véritablement nouveau ? Non pas une meilleure version de celui d'hier. Non pas son contraire. Quelque chose d'autre.

Et pour faire apparaître cet autre chose, peut-être n'avons-nous pas besoin de rejeter tout ce qui nous précède.

Ce que nous héritons n'est pas seulement ce qui nous abîme

Lorsque nous parlons de transmission entre générations, notre regard se porte facilement vers ce qui fait mal.

Traumatismes. Secrets. Loyautés. Répétitions. Peurs.

Ou, à l'autre extrême, vers ce qui se transmet matériellement : patrimoine, objets, argent, terres.

Et pourquoi l'héritage invisible ne serait-il constitué que de blessures ?

Nous pouvons aussi avoir reçu une aptitude. Une résistance. Un geste créatif. Une manière particulière d'observer. Une relation au vivant. Un courage. Une curiosité. Une façon de prendre soin des autres ou de traverser l'incertitude.

Certaines de ces transmissions trouvent probablement des explications assez simples.

D'autres sont plus difficiles à retracer.

Et peut-être avons-nous tellement appris à regarder le passé pour y chercher l'origine de ce qui ne va pas que nous avons cessé d'y voir certaines ressources.

Peut-être pouvons-nous aussi retourner dans ce qui nous précède pour y retrouver des possibilités que nous avons cessé de voir.

Ni répéter, ni effacer

Alors que faisons-nous de tout cela ?

Peut-être que transformer ce dont nous héritons ne consiste ni à le reproduire, ni à l'effacer, ni même à faire systématiquement mieux.

Il pourrait s'agir d'abord de regarder les pièces qui sont là.

Celle-ci me convient. Je la garde.

Celle-là ne me convient plus. Je peux la laisser.

Celle-ci, que j'avais rejetée parce qu'elle appartenait à ceux qui m'ont précédée, mérite peut-être d'être regardée autrement.

Celle-là peut être transformée.

Et peut-être puis-je aussi créer quelque chose qui n'était pas déjà là.

C'est ici que j'aime l'image du Petit Poucet et de ses cailloux.

Une transformation n'a pas nécessairement besoin d'une grande enjambée.

Un tout petit comportement différent.

Puis un autre.

Une expérience qui vient contredire légèrement ce que je croyais inévitable.

Une conversation.

Une rencontre.

Une nouvelle manière de répondre à une situation ancienne.

Des petits cailloux.

À force de poser de nouvelles traces, quelque chose qui paraissait constituer notre identité peut progressivement perdre son évidence.

Non pas parce que nous avons effacé notre histoire.

Mais parce qu'elle n'est plus la seule histoire possible.

Peut-être est-ce cela, finalement, qui m'intéresse le plus dans l'héritage.

Pas seulement comprendre ce que le passé a fait de nous.

Mais découvrir ce que nous pouvons faire de ce qui nous précède.

La question ne serait alors plus seulement :

De quoi dois-je me libérer ?

Mais aussi :

Qu'est-ce qui m'a été transmis et qui demande peut-être encore à prendre forme ?

Je ne connais pas la réponse.

Mais peut-être est-ce précisément là que quelque chose de véritablement nouveau peut commencer.



Ancien siège Citroën, Bruxelles, 1934 — Alexis Dumont, Marcel Van Goethem et Maurice-Jacques Ravazé, architectes. Source : Quelques travaux d'architecture, 1939, via ARCHistory.

Pour aller plus loin

1. Herrera-Luis, E., Benke, K., Volk, H., Ladd-Acosta, C., & Wojcik, G.L. (2024). *Gene-environment interactions in human health*. *Nature Reviews Genetics*, 25(11), 768-784.
2. Yehuda, R., Daskalakis, N.P., Bierer, L.M., et al. (2016). *Holocaust Exposure Induced Intergenerational Effects on FKBP5 Methylation*. *Biological Psychiatry*, 80(5), 372-380.
3. Yehuda, R., & Lehrner, A. (2018). *Intergenerational transmission of trauma effects: putative role of epigenetic mechanisms*. *World Psychiatry*, 17(3), 243-257.

Qu'est-ce qui permet au nouveau d'émerger ?

En partageant récemment un post d'expert en matière de transmission d'entreprise, une autre question m'est venue :

Que transmettons-nous avec le patrimoine visible ?

Une entreprise transmet des titres, des contrats, une valeur financière. Mais aussi une histoire, une culture, des relations, des habitudes, des loyautés, parfois des non-dits.

Ces deux regards ne s'opposent pas.

Nous regardons simplement la même chose depuis deux endroits différents.

Et de là, une autre question apparaît :

Que peut faire émerger la rencontre de deux regards qu'aucun des deux n'aurait imaginé seul ?

Quand une idée devient « moi »

Cela paraît simple.

Ça l'est beaucoup moins dans la réalité.

Nous nous identifions facilement à nos idées, à nos convictions, à notre expertise, à nos projets. Elles finissent parfois par participer à la réponse que nous donnons à cette vieille question :

Qui suis-je ?

Dès lors, lorsqu'un autre regard arrive, ce n'est plus seulement une idée qui en rencontre une autre.

Quelque chose de notre identité peut se sentir menacé.

Alors nous défendons notre vision. Nous cherchons à convaincre. Nous essayons parfois de faire entrer l'autre dans notre cadre.

Et la rencontre devient une bataille dans laquelle quelqu'un doit avoir raison.

J'ai souvent rencontré cela dans ma vie professionnelle.

On venait chercher mon expérience, mon avis, parfois me proposer de devenir partenaire d'un projet.

Dès que mon regard ouvrait un espace qui dépassait le cadre déjà imaginé, je percevais parfois, explicitement ou entre les lignes :

Ne nous éparpillons pas.

Ou encore :

Mets-toi au service du projet.

Ce n'était pas nécessairement une dévalorisation de ce que j'apportais. Au contraire.

On pouvait reconnaître la valeur de mon expérience tout en souhaitant qu'elle s'exerce à l'intérieur d'un territoire déjà dessiné.

Et j'ai probablement fait la même chose moi-même.

Lorsque j'ai développé Sequoia, j'avais une vision très forte de ce que je voulais créer. Quand je sentais qu'elle risquait d'être réduite ou détournée, je pouvais devenir très catégorique pour la préserver.

La question n'est donc pas de savoir qui avait raison.

Elle est peut-être plus intéressante :

Comment tenir une vision sans devoir s'y accrocher au point qu'aucune autre ne puisse réellement la rencontrer ?

A rencontre B

Stephen Covey parlait de Third Alternative : dépasser l'opposition entre ma solution et la vôtre pour en faire apparaître une troisième.

Cette idée m'a longtemps accompagnée.

Aujourd'hui, je la formulerais autrement.

A n'a peut-être pas besoin de devenir B.

B n'a pas besoin de gagner contre A.

Et leur rencontre n'a même pas nécessairement à produire un C.

Elle peut ouvrir C_1 , C_2 , C_3 ... des possibilités qui n'étaient contenues ni dans A ni dans B.

Cette question prolonge celles qui m'ont occupée dans mes précédentes explorations. Je me suis demandé où finissait le monde extérieur et où nous commençons. Puis de quoi nous héritons réellement.

Une autre question se présente maintenant :

qu'est-ce qui permet à quelque chose qui n'existait pas encore de prendre forme ?

Peut-être faut-il commencer par lui laisser de la place.

Or nous avons une habitude presque inverse : face à une situation, nous cherchons très vite à définir le problème pour pouvoir le résoudre.

Et si, ce faisant, nous réduisons parfois le champ avant même d'avoir regardé ce qui cherchait à apparaître ?

Et s'il n'y avait pas de problème ?

Nous avons appris à résoudre des problèmes.

Nous sommes même devenus remarquablement efficaces pour cela.

Face à une situation, nous demandons :

Quel est le problème ?

Puis :

Quelle est la solution ?

C'est évidemment indispensable dans de nombreuses circonstances.

Mais que se passe-t-il lorsque nous appliquons automatiquement ce raisonnement à des êtres humains, à des organisations, à des sociétés, au vivant ?

Avant même d'avoir trouvé la solution, nous avons déjà accompli un geste considérable :

nous avons décidé qu'il y avait un problème.

Et si nous commençons un peu plus tôt ?

Avant de nommer.

Avant de découper.

Avant de résoudre.

Simplement :

Qu'est-ce qui se passe ici ?

Et si ce que nous appelons un problème était seulement la partie que nous parvenons à voir depuis l'endroit où nous nous trouvons ?

Les murs

Cette question me ramène à un lieu très concret : Central Gate, l'ancien immeuble Shell à Bruxelles, construit en 1934 par mon arrière-grand-père Alexis Dumont avec l'architecte Marcel Van Goethem.

Parmi les bâtiments auxquels mon arrière-grand-père a participé, c'est celui-là qui m'a attirée.

Bien avant que je sache vraiment pourquoi.

Alors j'ai cherché.

Cette recherche m'a conduite vers des archives, des correspondances et des éléments de mon histoire familiale, mais aussi vers une histoire beaucoup plus large que la mienne.

Certaines de mes découvertes sont factuellement établies.

D'autres restent des intuitions.

Parmi elles, une intuition ne m'a jamais vraiment quittée : des documents appartenant à ma famille ont pu être cachés dans ces murs pendant la guerre.

Je ne sais pas si c'est vrai.

À l'époque, lorsque j'en avais parlé aux propriétaires du bâtiment, j'avais simplement évoqué un souvenir de famille.

Et j'ai voulu aller voir.

Littéralement.

Ouvrir les murs.

J'aurais pu aller beaucoup plus loin.

Chercher les experts, financer les études, préciser l'endroit où ouvrir, rassembler davantage de preuves, construire un dossier toujours plus solide.

Je sais très bien faire cela.

J'aurais de nouveau pu devenir l'orchestre, le chef d'orchestre et le sur-chef d'orchestre.

J'aurais investi du temps, de l'énergie et de l'argent pour réunir, de mon côté, toutes les conditions que je pouvais réunir.

Mais il en manquait une, fondamentale : la rencontre avec celui dont dépendait finalement la décision d'ouvrir les murs.

Et pour essayer d'obtenir cette rencontre, il aurait fallu recommencer à convaincre. Relancer. Pitcher. Démontrer. Prouver que cette histoire méritait qu'on lui ouvre une porte — ou, en l'occurrence, un mur.

Or je ne voulais plus convaincre.

Je ne savais pas encore très bien ce que je voulais faire à la place. Mais je savais que je ne voulais plus dépenser mon énergie à me

contorsionner pour obtenir de l'autre le mouvement dont j'avais besoin.

Alors j'ai arrêté.

Pas seulement d'essayer d'ouvrir les murs.

J'ai arrêté de chercher à l'extérieur.

Les murs sont restés fermés.

Et curieusement, c'est à ce moment-là que ma recherche a commencé à ouvrir tout autre chose.

Le regard s'est retourné.

Non plus seulement vers ce qui pouvait être caché dans un bâtiment, dans des archives ou dans l'histoire familiale, mais vers ce que cette quête elle-même venait toucher en moi.

Je n'avais pas trouvé ce que je cherchais. Mais la recherche avait changé de direction.

Créer collectivement les conditions

Ce déplacement m'a conduite ailleurs.

Vers d'autres questions, d'autres rencontres, l'écriture, des images, des histoires, des rapprochements.

Je cherchais quelque chose dans un mur.

Je n'avais certainement pas prévu ce qui allait en sortir.

Et c'est peut-être là que ma manière de regarder les choses a changé.

J'ai longtemps su voir très loin, puis imaginer presque immédiatement toutes les étapes nécessaires pour rejoindre ce que je voyais.

Parfois jusqu'à essayer de faire aussi celles qui appartenait aux autres.

Aujourd'hui, je m'intéresse davantage à autre chose :

créer les conditions sans prétendre produire moi-même le résultat.

Cela ne signifie pas ne plus avoir de vision.

Ni renoncer à agir.

Ni attendre que les choses arrivent toutes seules.

Mais peut-être faire ce qui nous appartient sans décider à l'avance de ce qui doit en résulter.

Et lorsqu'il s'agit de créer avec d'autres, quelque chose s'ajoute encore.

On ne crée pas ensemble les conditions de quelque chose en demandant à l'un de fabriquer seul le terrain sur lequel l'autre acceptera peut-être de venir.

Une rencontre suppose un mouvement des deux côtés.

Et dans le réel ?

Je regarde parfois le monde qui nous entoure et je le trouve profondément abîmé.

Et pourtant, nous n'avons probablement jamais disposé d'autant de connaissances, d'expertises, de capacités de calcul, de technologies

et de solutions.

Alors peut-être pourrions-nous, de temps en temps, résister quelques instants à notre formidable capacité à résoudre.

Laisser un peu d'espace à ce que nous n'avions pas prévu.

Je ne sais pas ce qui émergera de cet espace.

Mais peut-être est-ce justement pour cela qu'il vaut la peine de le laisser ouvert.



Central Gate, ancien immeuble Shell, Bruxelles — 25 juin 2024. © Corinne Dumont

Qu'est-ce que ma manière de regarder m'empêche de voir, concrètement ?

Cherchons ensemble

Corinne Dumont

Textes initialement publiés sur corinnedumont.com
du 2 au 6 octobre 2026.

Couverture : Golden Gate Bridge depuis Great Meadow,
San Francisco, 2018. © Corinne Dumont.

© Corinne Dumont, 2026

Éditions du Grandala

*Ce fascicule peut être librement partagé dans son intégralité,
sans modification et avec mention de l'auteure.*

*Et si ce que nous ne savons pas encore
n'était pas un vide à combler,
mais un espace à explorer ?*

Que pourrait-il y devenir possible ?



Éditions du Grandala

corinnedumont.com